

# Harlem au Brésil

Vivre après l'esclavage dans les faubourgs  
de Rio de Janeiro et São Paulo, 1920–1940

AURÉLIA MICHEL

<https://doi.org/10.53480/opus.260031>

ISBN 978-2-7442-0234-6 (imprimé)

ISBN 978-2-7442-0232-2 (PDF)

ISBN 978-2-7442-0233-9 (ePub)

**Ouvrage réalisé avec le soutien du Fonds national pour la science ouverte**



### **Licence Creative Commons**

© (i) Livre publié en accès ouvert selon les termes de la licence Creative Commons Attribution License 4.0 (CC BY), qui permet l'utilisation, la distribution et la reproduction sans restriction et sur tout support, à condition que l'œuvre originale soit correctement citée :

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>.

La licence CC BY s'applique à l'ensemble de l'ouvrage sauf mentions contraires.

Les images dont la légende indique la mention CCo appartiennent au domaine public.

© Aurélia Michel, 2026

**Note de l'éditeur.** Cet ouvrage propose un ensemble d'illustrations, plans et cartes reproduits selon les limites imposées par la mise en page. La version électronique, librement accessible à l'adresse <https://doi.org/10.53480/opus.260031>, met ces documents à disposition dans un format haute résolution qui en permet l'agrandissement.

## Chapitre 3 Les *subúrbios* de la modernité, années 1920

Tandis qu'en 1922 des embellissements urbains sont achevés à Rio à l'occasion du centenaire de l'Indépendance et que les élites et avant-gardes paulistes mettent en scène la « semaine de la modernité » à São Paulo, les *subúrbios* apparaissent eux aussi comme des zones de conquête de la civilisation. Leur aménagement s'inscrit dans des dynamiques de neutralisation des épidémies, de maîtrise du peuplement et de conquête des marges – territoriales ou sociales. Les politiques sociales qui sont mises en œuvre dans ce contexte sont orientées par les perspectives de l'hygiénisme, dont l'objet est l'amélioration de la population – la race – nationale, enjeu qui concerne autant les zones rurales reculées que les quartiers insalubres des grandes villes<sup>194</sup>. Le terme d'urbanisme, on l'a vu, apparaît simultanément dans le vocabulaire des édiles de Rio et de São Paulo au début des années 1920. Il s'agit alors de penser l'intervention de la municipalité, ou plus généralement du pouvoir dans la production urbaine, et de mettre en œuvre des politiques publiques touchant à la fois à la croissance industrielle, au contrôle social de la main-d'œuvre et au destin politique du pays.

Ce discours de conquête de la modernité est repris dans la presse à propos des nouveaux quartiers de Madureira ou de Casa Verde, et sert principalement les promoteurs qui entendent valoriser leurs investissements sur des terrains encore marginaux. Les articles de presse permettent, à partir des causes défendues ou des situations dénoncées par les classes supérieures des *suburbanos*, de retracer l'évolution de l'urbanisation des deux faubourgs.

La confrontation entre ces discours de la cause suburbaine et l'évolution du peuplement et du bâti telle qu'on peut la percevoir à partir des plans disponibles et des rubriques de faits divers qui ne cessent de s'étoffer à cette période, montre que si les *subúrbios* font bien l'objet d'une conquête civilisationnelle, ils n'en reproduisent pas moins les caractéristiques socio-spatiales tant décrites par les hygiénistes : on y observe rapidement des contrastes. Des zones de marge, les abords des gares où les logements de type *cortiços* surgissent, témoignent de la reproduction des distinctions sociales du centre-ville dans les faubourgs. Malgré la rareté des données systématiques sur le peuplement des deux quartiers<sup>195</sup>, on peut voir apparaître, au regard de la morphologie et de la formation du tissu urbain, des groupes sociaux qui peuvent être qualifiés selon leur répartition spatiale.

194. G. HOCHMAN, « Condenado pela raça, absolvido pela medicina : o Brasil descoberto pelo movimento sanitaria da Primeira República », dans M. C. Maio et R. V. Santos (éd.), *Raça, ciência e sociedade*, Rio de Janeiro, Editora Fiocruz, 1996, p. 23-40.

195. En dehors du chiffre global de la population, le recensement de 1920 et celui de 1940 ne donnent pas d'informations détaillées au niveau du district, et de toute façon, comme on l'a vu, cette échelle serait trop imprécise pour comprendre les logiques d'occupation du sol et de répartition sociale de l'espace.

## Différenciation socio-spatiale à Madureira en 1920

À Madureira, la conquête d'une ville moderne, un *subúrbio* tourné vers l'avenir qui alimente la spéculation immobilière, commence par l'assainissement du terrain. La zone au-delà de la gare, aux limites de l'urbanisation, est encore en 1920 occupée par des *pântanos* (terrains marécageux) et étangs infestés de moustiques porteurs d'épidémies.

Belisario Pena, inspecteur sanitaire de l'ancienne Direction générale de la santé publique, raconte en 1937 au *Rio Ilustrado* sa campagne à Madureira. Dans les années 1910, il a d'abord parcouru le pays avec Miguel Pereira, qui voulait lui montrer la réalité du Brésil. Ils rentrent à Rio en 1917 et commencent à publier et à alarmer le corps médical et les pouvoirs publics, notamment Wenceslau Bras et Urbano dos Santos qui sont au gouvernement. Carlos Seidl et Belisario « se sont donné la main et se sont engagés sans tarder à résoudre le problème racial consistant à sauver la nationalité<sup>196</sup> de l'anéantissement par les maladies endémiques de l' "arrière-pays" »<sup>197</sup>.

Un petit groupe de médecins se met en quête de changer les choses, dont Ruben Paranhos qui ouvre le centre de santé rurale (*saúde rural*) à Madureira. Ils s'élancent dans tous les quartiers non asphaltés et non asséchés pour traquer les épidémies et maladies, avec des équipes formées à une discipline militaire : soldats, état-major, troupe, etc. Belisario l'intègre en 1918 et y côtoie des « héros et maîtres » comme Carlos Chagas, découvreur de la maladie du même nom<sup>198</sup>, « parti trop vite ».

Un poste prophylactique rural s'installe au 102 de la rua João Vicente où Belisario Pena mène des campagnes de sensibilisation, et fait creuser des fosses septiques pour les habitants<sup>199</sup>, tandis que les terrains sont drainés et asséchés. La visite du ministre de la Justice Alfredo Pinto, en compagnie de Carlos Chagas, directeur de la santé publique et Belisario Pena, directeur du service de prophylaxie rurale, est relatée dans *O Jornal*<sup>200</sup>. L'assainissement permet de lotir de nouveaux terrains au niveau de la gare de Rio das Pedras (repaptisée Oswaldo Cruz) : Oscar Moraes met ainsi dès 1921 en vente, à crédit, des maisons et terrains qu'il construit entre les stations de Bento Ribeiro et Oswaldo Cruz, « de bonnes maisons avec terrain, eau et fosse, en conformité avec les exigences de la santé publique »<sup>201</sup>.

196. *nacionalidade*, entendre « peuple national ».

197. « *deram-se as mãos, atriando-se sem delongas à solução do problema racial de salvar a nacionalidade do aniquilamento pela endemias reinantes do " hinterland "* »

198. Il s'agit de la trypanosomiase américaine, qu'il découvre en 1909 et qui lui confère une très grande renommée nationale. Il est le directeur de l'Institut Oswaldo Cruz de 1917 à son décès en 1934.

199. *Rio Ilustrado*, 1937, p. 58. En mars 1920, le journal des ouvriers et classes populaires interpelle les services en se plaignant de l'absence des services d'alimentation en eau et dénonce les « inutiles travaux de prophylaxie ». « *Hygiene sem agua : Os inuteis trabalhos de prophylaxia rural* », *A Rua*, 20 mars 1920, p. 4. C'est quelques jours avant l'annonce de la campagne de sensibilisation dans le *Jornal do Brasil* : le Dr Belisario Penna y convie toutes les familles suburbaines à assister à la conférence doctrinaire qu'il donnera le 25 mars 1920 au poste de prophylaxie rurale de Madureira, rue Joao Vicente 102 (édition du 25 mars 1920, p. 10). *A Rua*, 1920, « *São convidadas todas as familias suburbanas a assistirem á conferencia doutrinaria...* »

200. *Rio Ilustrado*, 18 janvier 1920, p. 9

201. « *boas casas com terreno, agua e fossa, com as exigencias da Saúde Pública* », *Correio da Manhã*, 18 novembre 1921, p. 10.



**FIGURE 13.** Madureira dans le district d'Irajá, recensement 1920. Source : *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de Setembro de 1920*, Rio de Janeiro, Directoria Geral de Estatística, 1927. CCo.

### Les quartiers de Madureira en 1920

À partir des quelques maisons et commerces qui entourent la gare de Madureira et longent les routes d'Irajá et Campinho, le peuplement progresse désormais dans plusieurs directions. Le recensement national de 1920 qui consacre un volume à l'évolution urbaine de la capitale permet de prendre la mesure de cette progression et de comprendre la logique des identités de quartiers qui sont issues de leur édification.

En 1920, Madureira n'est pas encore un district municipal mais se trouve dans le district d'Irajá, à la frontière avec celui d'Inhaúma (figure 13).

Dans le recensement, le quartier est lui-même situé sur la frontière entre trois secteurs censitaires : Irajá-est, Irajá-ouest et Irajá-sud (figure 14).

Autour du centre de Madureira, entre la gare et le *largo* de Madureira où se trouve le marché municipal, on peut voir se former trois quartiers : tout d'abord Portella-Turiassu, de part et d'autre de la route de Portella (estrada do Portella), est comprise entre les deux lignes de chemin de fer (l'*auxiliar* de la compagnie Melhoramentos, et l'EFCEB) et se prolonge au nord de la ligne Auxiliar dans la zone de Turiacu (district Irajá Oeste et Este); ensuite le quartier de Dona Clara, autour de la gare de Dona Clara, avec la voie de manœuvre permettant aux trains de repartir vers la gare Central qui fonctionnera jusqu'en 1937 (district Irajá Sul); et enfin le quartier de Vaz Lobo et Serrinha, avec les rues ouvertes à l'est de la route Marechal

Rangel, au pied de la colline de Serrinha (district Irajá Este). On peut inclure un autre petit ensemble, situé autour de la gare Eduardo Araújo et considéré comme appartenant au quartier de Cascadura, du nom de la gare voisine sur l'EFCEB. C'est là qu'est situé le lotissement de la Companhia de Cerâmica, sur les terres de Maia, entre les deux lignes ferroviaires (voir la figure 10 au chapitre 2).

Les rues bâties sont encore peu nombreuses mais on peut distinguer de nouveaux tracés de rues, ainsi que l'indique le recensement foncier (*predial*) (il faut donc croiser ces deux données, rues tracées et nombre de bâtiments dans la rue)<sup>202</sup>. Les zones les plus construites se situent autour des deux gares et le long des voies, ainsi que de part et d'autre de l'axe Marechal Rangel – Domingo Lopes.

#### *Dans la zone de Portela-Turiaçu*

Autour de la gare de Turiaçu (ligne Auxiliar), la rue Flausina compte 47 maisons, et la *travessa* du même nom 15 maisons. Il y a 10 maisons dans la rue Turiaçu, et 41 dans la *travessa* do Pinto : cette dernière (aujourd'hui rue Aripunãs) a été récemment ouverte par son propriétaire, João Pinto Pereira. D'après sa petite-fille, c'était un Portugais immigré qui avait acheté beaucoup de terres dans cette zone (sa propriété allait jusqu'à l'actuelle usine Piraquê) et avait monté une briquetterie (*olaria*)<sup>203</sup>.

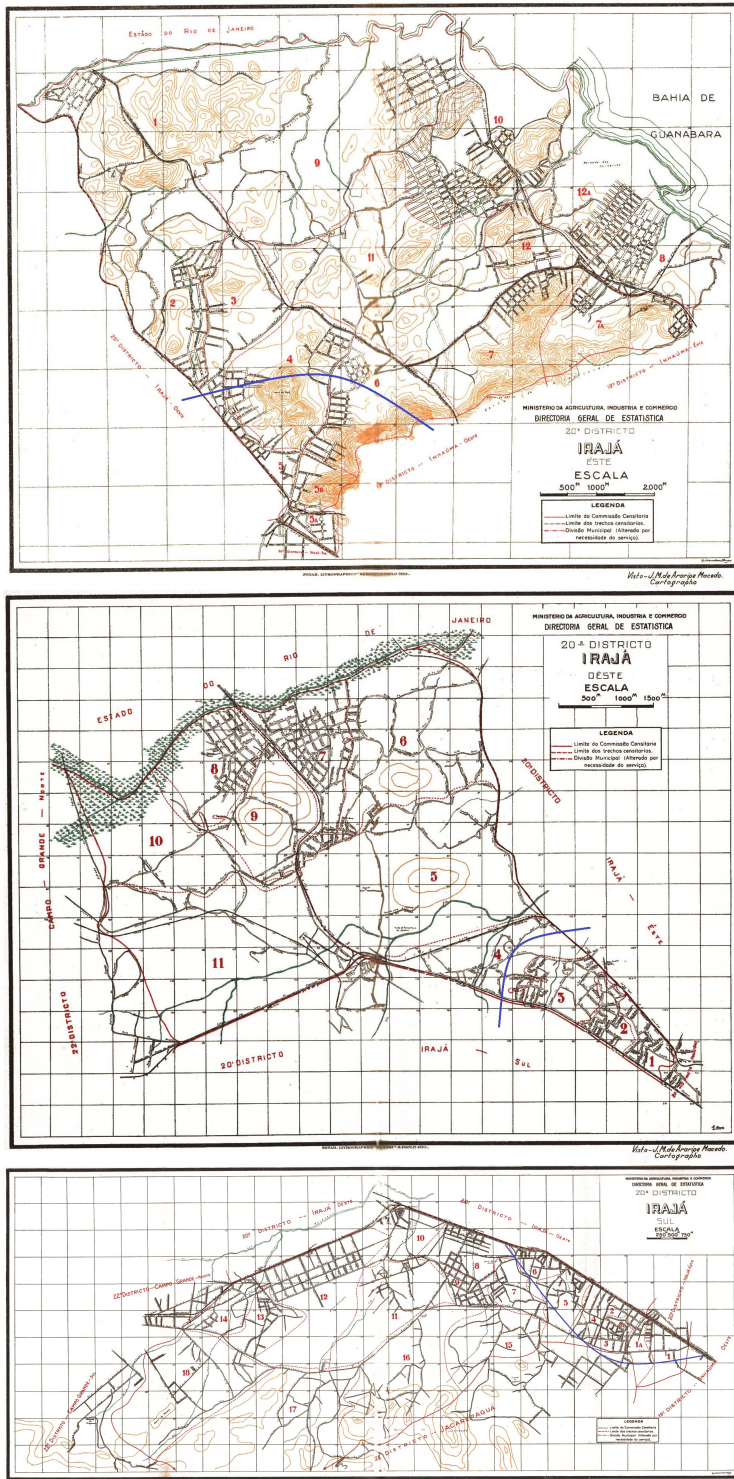
De l'autre côté de la voie ferrée de la ligne Auxiliar, vers le sud, se trouvent les rues les plus denses : la rue Firmino Fragoso, avec 40 maisons, la rue Júlio Fragoso avec 31 maisons, et la rue Taubaté qui en compte 47. On peut également voir un ensemble d'habitations surgir de terre : il s'étend sur la rue Joaquim Teixeira (23 maisons), les rues Antonio Badajós (30) et Adelaide Badajós (30), la route de Portella (130 maisons dont un *sobrado* – maison à étage, et 59 dans la *travessa* du même nom) (voir figure 15).

Une de ces maisons de la rue Badajós est celle de Dona Esther, la fondatrice du *bloco* de carnaval *Quem fala de nós come mosca* (Qui parle de nous gobe une mouche). Dans cet ensemble s'est construite la « *barra preta* » (barre noire), une enfilade de maisons de location très bon marché, de type *cortiço*, où arrivent en 1920 Paulo de Benjamin et sa mère. Celui-ci sera le fondateur de l'école de samba Portela. La police y intervient fréquemment pour réprimer les séances de *candomblé*, activité en lien avec des religions populaires d'inspiration africaine et indienne : en 1920, le *pae de santo*, l'officiant Antônio Anastácio Ribeiro est interpellé dans la *travessa* Maia de Turiaçu de même que sa voisine, Elvira Eulália dans la *travessa* Eugenia<sup>204</sup>.

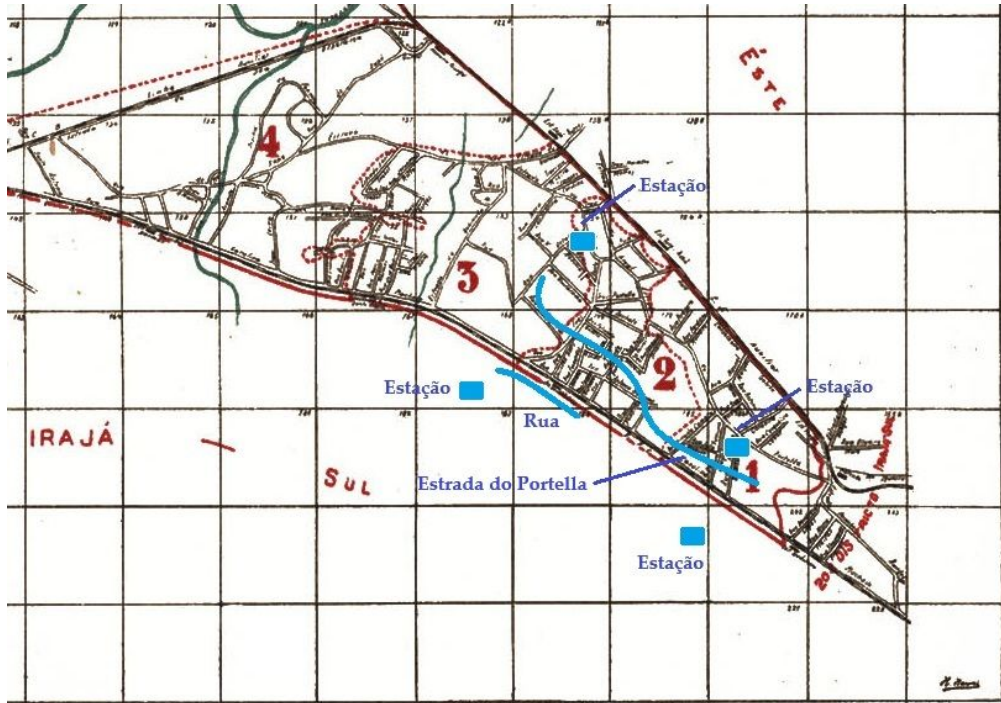
202. Les données qui suivent sont toutes extraites de DIRECTORIA GERAL DE ESTATÍSTICA, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliar da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatística, 1925, vol. II, 3<sup>e</sup> part.

203. Entretien avec sa petite fille à Madureira en décembre 2017. Analphabète, João Pinto Pereira n'avait pas de titres de propriété et quelques années plus tard, il perdit tous ses terrains. Ruiné, il a fini par se suicider en 1938 pour ne pas dépendre de ses six enfants.

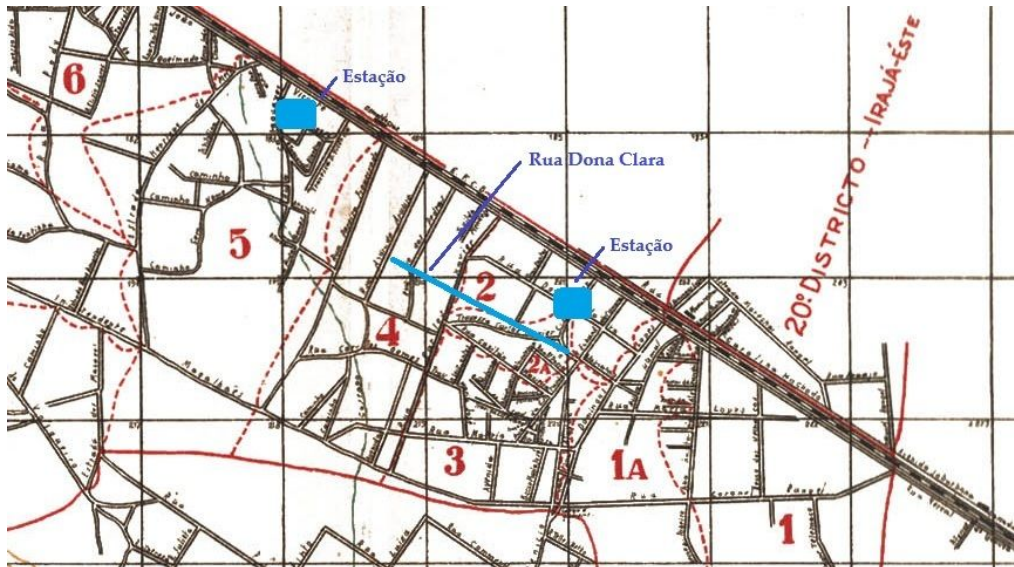
204. V. C. R. VELASCO, *A Geografia da repressão : Experiências, Processos e Religiosidades no Rio de Janeiro (1890 – 1929)*, mémoire de master, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2019. Les cas cités sont ceux de « Antônio Anastácio Ribeiro Travessa maia Estação de Turyaçu casa 2 Irajá », Elvira Eulalia. « Como se desfez um candomblé », *Correio da Manhã*, Ed. 7787, p. 4. Non loin de là en 1917, Arlindo Soares Bica dos ingleses – Rio das Pedras Jacarepaguá. « A polícia visita um candomblé », *Correio da Manhã*, Ed. 6700, p. 3.



**FIGURE 14.** Les traits bleus (ajoutés par nous) délimitent les secteurs de Madureira rattachés aux trois sous-districts d'Irajá dans le recensement de 1920 : Irajá Este (en haut) ; Irajá Oeste (au centre) ; Irajá Sul (en bas). Source : DIRECTORIA GERAL DE ESTATÍSTICA, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatística, 1925, vol. II, 3<sup>e</sup> part., 601 p. CC0.



**FIGURE 15.** Le quartier de Portella en 1920. Source : DIRECTORIA GERAL DE ESTATÍSTICA, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatística, 1925, vol. II, 3<sup>e</sup> part., 601 p. CCo.



**FIGURE 16.** Le quartier de Dona Clara en 1920. Source : DIRECTORIA GERAL DE ESTATÍSTICA, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatística, 1925, vol. II, 3<sup>e</sup> part., 601 p. CCo.



**FIGURE 17.** Le Cinéma Beija-Flor en 1924. Source : Acervo Fernando da França Leite. CCo.

### *Le quartier de Dona Clara*

Toujours d'après le recensement, en dehors du centre, les rues qui entourent la station de Dona Clara et en particulier celles comprises entre celle-ci et la gare de Madureira sont les plus construites. La rue Dona Clara compte 205 maisons, l'axe Domingo Lopes qui débouche sur la gare de Madureira 295 dont deux à étage (*sobrados*), et la rue João Vicente, qui longe la voie ferrée de l'EFCB au sud, 202 dont un *sobrado*.

En longeant la voie vers la station suivante, Oswaldo Cruz, la rue Philomena Fragoso compte déjà 43 maisons, puis la densité décroît et les rues tracées sur le plan attendent encore leurs habitants (figure 16).

L'un des deux *sobrados* de la rue João Vicente est probablement le cinéma Beija-Flor, situé juste en face de la station Madureira (figure 17).

Le cinéma est voisin du Yolanda Football Club, situé dans la rue João Vicente, juste au niveau de la gare de Dona Clara. À côté de ces quelques signes d'une urbanité déjà consolidée, la faible densité d'habitations et les activités agricoles renvoient encore à une image semi-rurale, les parcelles construites laissant la place à de grands jardins cultivés et vergers dont la production est vendue en façade ou au marché. Ainsi, de l'autre côté de la voie, rue Carolina Machado au 142, se trouve la *casa de aves, ovos et verduras* (vente de volailles, œufs et légumes) de Elias Delbicio, qui s'est plaint à la police du 23<sup>e</sup> district du vol de 50 de ses poules à l'aube<sup>205</sup>.

205. *O Imparcial*, 24 janvier 1920, p. 4.

Les habitations sont sans doute très modestes à cet endroit de la rue João Vicente. Grâce à la presse qui relate les faits divers s’y déroulant, on en a des images fugaces.

Ainsi, *O Jornal* du 11 janvier 1920 y situe l’un des innombrables crimes domestiques, passionnels ou de voisinage qui secouent les quartiers populaires de Rio et animent les colonnes de la presse locale. Il concerne ici une jeune femme noire :

Ils étaient voisins et vivaient, pour dire les choses de façon triviale, « en râlant » tous les jours. Hier soir, Graciando José dos Santos, armé d’un gourdin, a fait irruption dans la maison de sa voisine Maria Euphrasia, 27 ans, noire, résidant à la rua de João Vicente n°109, à Madureira, et l’a sévèrement battue. Une fois satisfait, fatigué et en sueur, il a abandonné sa victime et s’est rendu au poste de police du 23<sup>e</sup> arrondissement. Euphrasia, qui a subi plusieurs blessures au corps et à la tête, a été secourue par l’Assistance<sup>206</sup>.

En face de chez Euphrasia, des ouvriers construisent les murs le long de la voie EFCB depuis plusieurs semaines. Le journal de la Fédération des travailleurs de Rio de Janeiro, publié pendant l’année 1920, avertit que le patron, Romano Ambrosio, est un mauvais payeur<sup>207</sup>.

Le quartier de Dona Clara, entre les gares de Madureira et de Dona Clara, est devenu le point de fixation d’une population errante, et d’activités typiques des quartiers de gare ou d’interconnexion urbaine. Les « vagabonds » y sont pourchassés par le délégué de police du 23<sup>e</sup> district, le Dr Silva Porto :

Le docteur Silva Porto, délégué du 23<sup>e</sup> district, accompagné du commissaire Sayão, a arrêté hier soir douze individus oisifs qui erraient dans les stations de Bento Ribeiro, Dona Clara et Madureira. Tous seront traités et envoyés à la Colonie pénitentiaire, où ils apprendront à conjuguer le verbe « travailler »<sup>208</sup>.

C’est aussi à la gare de Madureira que fut arrêté Olympio Vieira dos Santos, habitant dans le quartier du port, voleur, signalé *pardo* (brun, foncé) et parfois « *nacional, de côr branca* »

206. « *Eram visinhos e viviam, como se diz nagyria, “ranzinzando” todos os dias. Hontem á noite, O Graciando José dos Santos, armado de cacete, invadiu a casa de sua visinha Maria Euphrasia, de 27 annos, preta, residente á rua de João Vicente n° 109, em Madureira, e pespegou-lhe valente surra. Quando já estava satisfeito, cançado e suado, abandonou a sua victima e apresentou-se á delegacia do 23° districto. Euphrasia, que recebeu varios ferimentos pelo corpo e cabeça, foi soccorrida pela Assistencia.* », *O Jornal* du 11 janvier 1920.

207. « À l’attention des maçons. Nous avertissons nos camarades de ne pas travailler sur les murs de l’E.F.C.B., situés entre Madureira et Rio das Pedraes, pour le compte de l’entrepreneur Romano Ambrosio, car cet exploitateur est, à ce jour, en retard dans le paiement de ses ouvriers. Vous devez donc rester vigilants. » « *Aos pedreiros. Previne-se os camaradas para não trabalhar nos muros da E.F.C. do Brazil, que ficam entre Madureira e Rio das Pedraes, do empreiteiro Romano Ambrosio, porque este explorador sumin-se até hoje, com o pagamento de seus operarios. Deveis, portanto, estar alerta.* » *A Voz do povo*, 9 et 10 mai 1920.

208. « *O Dr Silva Porto, delegado do 23e district, acompanhado do commissario Sayão, prendeu hontem á noite, doze individuos desocupados que perambulavam pelas estações de Bento Ribeiro, Dona Clara e Madureira. Todos ellos vão ser processados e remetidos para a Colonia Correccional, onde aprenderão a conjugar o verbo trabalhar* », *O Imparcial*, 11 janvier 1920.

(brésilien, de couleur blanche) qui s'est fait remarquer par de multiples vols et altercations dans toute la ville, à l'instar du « voleur notoire Manoel Pereira da Silva, accusé de plusieurs vols dans les *subúrbios*, alias "Vivinho", qui ira faire un tour à la Colonie pénitentiaire », également arrêté en janvier 1920<sup>209</sup>.

D'après Cândido Mendes Junior, journaliste spécialiste des chroniques policières interrogé quinze ans plus tard par le *Rio Ilustrado*<sup>210</sup>, il y avait beaucoup de prostitution dans la zone de Dona Clara. Au 55 rue Dona Clara existait un établissement célèbre où officiaient Manoela Francisca de Jesús, dite « Chininha », Maria Paulina dos Santos, connue comme Maria Jambe de Bois (« *perna de pau* »), et Maria Benedita da Silva, dite Maria Sapeca, qui se déplaçait toujours avec un poignard. Santilho de Souza, *pardo*, travailleur du port, était un visiteur habituel de la maison.

Cette ambiance de *malandragem*<sup>211</sup>, au milieu des baraques de location bon marché montées le long des voies dans la rue João Vicente, serait un des (nombreux) cadres présumés de l'invention de la samba : c'est du moins ce que rapporte Carlos Cachaça à Nelson Fernandes, et qu'il tient de Mano Elói Anteras Dias, un des piliers des futures écoles de samba de Mangueira et Madureira :

Celui qui a apporté la samba à Mangueira est Elói Antero Dias. (...) Elói était de D. Clara, là-bas à Madureira. Il est apparu ici au Rancho Pérolas do Egito et a chanté une samba que je n'ai jamais oubliée (...) Je me souviens que Mano Elói a chanté pour la première fois à la maison de Tia Fé (...). La samba a commencé dans la maison de Tia Fé, puis elle s'est déplacée à Buraco Quente, où deux *ranchos* ont été fondés par la suite (...) Il avait des amis à Mangueira, Tia Fé, la bande. Il venait toujours avec ses amis de Dona Clara, Pedro Moleque, Pedro Lambança, et d'autres amis. À l'époque, après Estácio, c'est à Dona Clara que se trouvaient les meilleurs éléments du « partido alto ». Les grands sambistes étaient de là-bas et d'Estácio<sup>212</sup>.

Plusieurs sources montrent que des habitants noirs louent les baraques de Dona Clara, et subissent au passage la violence de leur propriétaire : *A Rua*, en avril 1920, relate les malheurs de Candido dos Santos Nagole au 77 de la rue João Vicente, avec son propriétaire :

209. « *o conhecido ladrão Manoel Pereira da Silva, acusado de varios furtos nos subúrbios, vulgo « Vivinho », que vae dar um passeio á Colonia Correccional.* », *Correio da Manhã*, 27 janvier 1920, p. 4.

210. *Rio Ilustrado*, « Madureira », 1937, p. 169.

211. La figure du *malandro* (« coquin », « fripouille », « racaille ») s'est développé dans les villes comme stigmaté des catégories populaires mais aussi comme une figure positive, réappropriée par la culture populaire et en particulier la samba.

212. « *Quem trouxe o samba para Mangueira foi Elói Antero Dias. (...) Elói era de D. Clara, lá em Madureira. Ele aparecia aqui no Rancho Pérolas do Egito e cantava um samba que eu nunca mais me esqueci (...) Me lembro que o Mano Elói cantou pela primeira vez na casa de Tia Fé (...). O samba começou na casa da Tia Fé, depois é que foi para o Buraco Quente, onde foram fundados depois dois ranchos. (...) Ele tinha uns amigos na Mangueira, a Tia Fé, o pessoal. Vinha sempre com seus amigos de Dona Clara, o Pedro Moleque, o Pedro Lambança e outros amigos. Na época, depois do Estácio, era em Dona Clara que havia os melhores elementos do partido alto. Os grandes sambistas eram de lá e do Estácio.* » N. da N. FERNANDES, *Escolas de Samba : sujeitos celebrantes e objetos celebrados*, Rio de Janeiro, Prefeitura da Cidade do Rio de Janeiro, Secretaria das Culturas, Departamento Geral de Documentação e Informação Cultural, Arquivo Geral da Cidade do Rio de Janeiro, Divisão de Pesquisa, 2001, p. 59.

Un propriétaire tyrannique – Recouvrement du loyer par les coups. José do Nascimento est un propriétaire sans âme et on ne compte pas le nombre d'agressions qu'il a commises contre ses locataires, certain de l'impunité qui lui est réservée. Un petit retard dans le paiement des loyers de sa maison suffit à Nascimento, toujours prêt, à recourir à la violence pour les obtenir. Nombreuses sont les victimes qui ont porté plainte contre le brutal propriétaire au commissariat du 23<sup>e</sup> district, où il possède plusieurs immeubles. Ce matin encore, Candido dos Santos Nagole, résident de la maison située au 77 de la rue João Vicente, à Madureira, un immeuble appartenant à Nascimento, a été frappé à coups de bâton pour avoir tardé à payer son loyer. La victime, passablement meurtrie, s'est rendue au poste de police de ce district, où elle a demandé que soit puni l'incorrigible propriétaire, bien connu des autorités policières de Madureira pour ses exploits répétés. Est-il possible que Nascimento y échappe à nouveau<sup>213</sup> ?

### *La gare Eduardo Araújo*

On retrouve pratiquement la même configuration autour de la gare Eduardo Araújo sur la ligne Auxiliar de Melhoramentos (figure 18). Visiblement, le *beco* (ruelle) João Pereira est un endroit intéressant, où l'on peut louer un logement bon marché dans les « *fundos* », les bâtiments construits au fond des parcelles, derrière le bâtiment principal en façade<sup>214</sup>.

Selon le *Jornal do Brasil*, dans cette ruelle, on trouvait dès 1916 le « pseudo-spiritiste » Antônio Andrade dos Santos qui a lui aussi reçu la visite de la police<sup>215</sup>. Il est voisin du *botequim* de l'Espagnole, qui cause divers attroupements et troubles nocturnes. Le journal *A Gazeta Suburbana*, une publication diffusée dans le quartier de Meyer qui se fait l'écho de la bonne société de la zone nord, signale le 26 juin 1920 :

Avec la police du 23<sup>e</sup> district. Une fois de plus, nous lançons un appel aux autorités du 23<sup>e</sup> district, à Madureira, pour qu'elles agissent contre la bande d'individus suspects qui se rassemblent jour et nuit dans le bar d' « Annita Hespânica » (...) Le désordre y règne, cependant, la rusée propriétaire de la maison close, lorsqu'elle voit la police, avertit ses clients afin qu'ils s'enfuient

213. « *Senhorio valentão- Cobrança á muque. José do Nascimento é un senhorio desalmado e já não tem conta o numero de aggressões por elle praticadas contra as pessoas dos seus insuilinos, certo da imunidade que lhe está reservada. Um pequeno atrazo no pagamento dos alugueis da suas casa é o bastante para que o Nascimento, sempre disposto, recorra para a violencia, afim de recebel-os. São innumeras as victimas de se têm queixado á delegacia do 23<sup>o</sup> districto policial do valente proprietario em cuja jurisdicção possui elle varios predios. Ainda na manhã de hoje, Candido dos Santos Nagole, morador na casa de n. 77 da rua João Vicente, em Madureira, predio esse de propriedade de Nascimento, foi agredido á cacete por se achar atrazado no pagamento dos alugueres. A victima, bastante contundida, procurou a delegacia daquelle districto, onde foi pedir um correctivo para o incorrigivel proprietario sobejamento conhecido das autoridades policiaes de Madureira pelas suas repetidas façanhas. Será possivel que o Nascimento ainda escape desta ? » *A Rua*, 15 avril 1920, p. 1.*

214. Dans *O jornal do Brasil*, en 1921, on trouve l'annonce suivante. « Chambre indépendante et cuisine à louer, 700 réis par jour, pour un couple de bonne conduite, arrière-cour du 62 ruelle João Peireira, Madureira ». « *Alugam-se quarto e cozinha independente, a \$700 por dia, serve pra casal de boa conducta no beco João Pereira 62, fundos, Madureira.* »

215. « A policia e os candomblés », *Jornal do Brasil*, Ed. 316, 1916, p. 8, cité par V. C. R. VELASCO, *A Geografia da repressão : Experiências, Processos e Religiosidades no Rio de Janeiro (1890 – 1929)*.



**FIGURE 18.** Autour de la station Eduardo Araújo, 1920. Source : DIRECTORIA GERAL DE ESTATÍSTICA, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatística, 1925, vol. II, 3<sup>e</sup> part., 601 p. CCo.

par l'arrière, envahissant les fermes et les terres des voisins, pour sortir sur la rue Guanabara, comme nous l'avons vu le 21 de ce mois. Nous demandons aux autorités du 23<sup>e</sup> district de prendre des mesures contre cette source de désordre <sup>216</sup>.

Juste à côté, la rue Iguassú qui longe le nord de la ligne Auxiliar compte 31 maisons en 1920. Là aussi, des séances de *candomblé* avaient été réprimées par la police en 1917 <sup>217</sup>. De même y résident des locataires noirs qui subissent la violence de leur propriétaire :

Un propriétaire comme on en voit rarement – morsures et coups de bâton

Luiza Alves dos Santos, noire, 29 ans, résidant dans la Rua Iguassú près de la Linha Auxiliar à Madureira, s'est plainte à la police du 23<sup>e</sup> district que son propriétaire Custodio da Silva, comme elle lui devait quelques mois de loyer, l'avait agressée en lui infligeant des morsures et des coups de bâton, la blessant

216. « Com a Policia do 23<sup>esimo</sup> districto. De novo appellamos para as autoridades do 23<sup>o</sup> districto, em Madureira, para toma providencias contra a malta de individuos suspeitos que se reuñem dia e noite no botequim da "Annita Hespanhola" (...) As desordens já lá tem andado, porém, a esperta proprietaria do bordel ao presentir a policia avisa seus hospedes que fogem pelos fundos, invadindo os quintaes e terrenos dos visinhos, para sahirem na rua Guanabara, como ainda vimos no dia 21 do corrente. Providencias pedimos ás autoridades do 23<sup>o</sup> districto contra aquelle foco de desordens. » *A Gazeta Suburbana*, 26 juin 1920.

217. « A policia interrompe uma sessão de candomblé », *Correio da Manhã*, Ed. 6701, p. 3, cité par V. C. R. VELASCO, *A Geografia da repressão : Experiências, Processos e Religiosidades no Rio de Janeiro (1890 – 1929)*.

au bras et à la tête. Luiza, a été soignée à l'Assistance du quartier de Meyer, transportée depuis sa résidence, tandis que la police a ouvert une enquête sur les faits<sup>218</sup>.

Mais la rue Iguassú accueille aussi les classes supérieures de Madureira. C'est la rue de la demeure du fils de Manoel Machado, et de la famille Araújo qui a cédé ses terrains à la Light pour construire la ligne de chemin de fer et la station qui porte son nom. Elle borde le lotissement dont la construction a été commencée par la Companhia de Cerâmicas de Irajá et Jacarepaguá, et qui a depuis été racheté par la Light. Celui-ci est déjà bâti au sud de la voie ferrée, dans la rue du Sanatório, mais il semble encore en suspens dans le recensement de 1920. Les rues Comendador Lisboa et Comendador Infante, comptent seulement, respectivement, 17 et 20 maisons. C'est plus à l'ouest, vers le centre-ville et autour de l'avenue Marechal Rangel, que le bâti est plus dense – la rue Maia compte 34 bâtiments, la rue Oliva Maia 79, la rue Andrade Figueira compte 63 maisons, et de l'autre côté de l'avenue, les villas Borborema et Chuy voient déjà s'aligner leurs petites maisons coquettes.

#### *Le nord de Madureira : Serrinha et Irajá*

Un autre foyer de peuplement se situe au pied de la colline vers Irajá, ce sont les rues Itaúba, Dr Jovinião, Maróim et suivantes, au bas de la colline de Serrinha. La rue Alice compte 45 maisons<sup>219</sup> et sa *travessa* 13, enfin la petite rue Vaz Lobo, ouverte par Manoel Machado sur ses terres, compte déjà 36 maisons.

Les quelques rues qui longent la voie ferrée Auxiliar, au nord de la gare de Turiaçu, prolongent ainsi le quartier de Portela (figure 19).

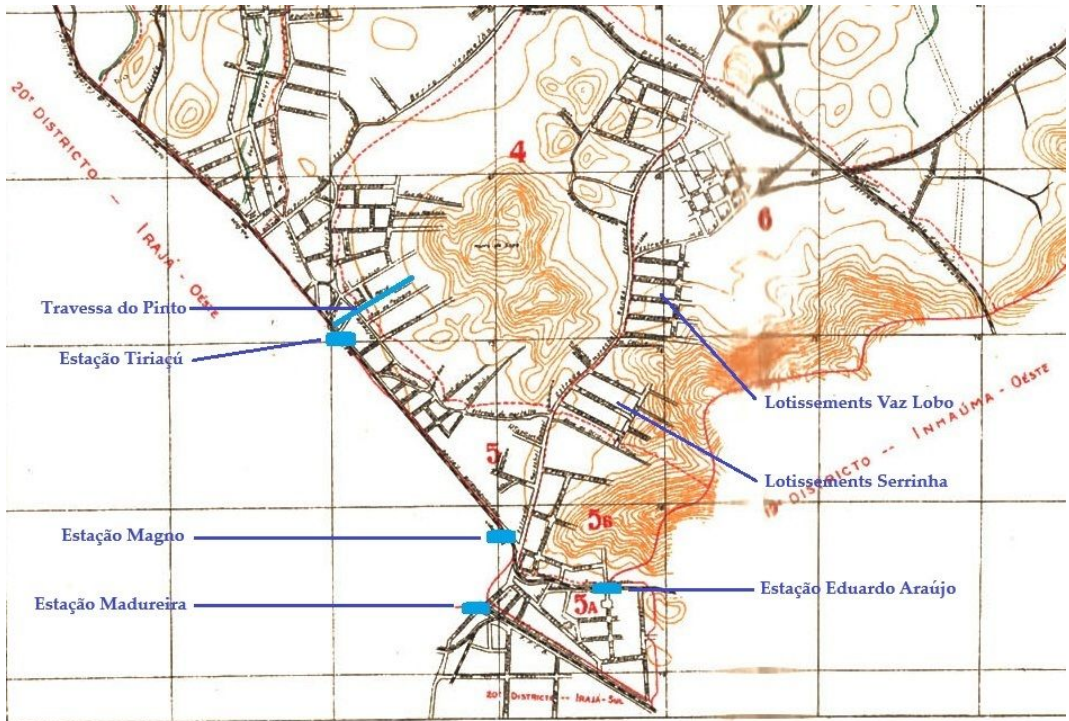
### **Embourgeoisement et paupérisation à Madureira**

Pendant que ces nouveaux quartiers se forment, avec principalement un habitat populaire et locatif mais aussi par la promotion de petites maisons familiales, le centre de Madureira est le berceau d'une importante activité commerçante et de services, dont le défilé des *bloco*s de carnaval et les « *coretos* », chars immobiles construits pour l'occasion, donnent une image spectaculaire et glorieuse, et sont devenus un point d'attraction pour toute la métropole. En 1917, José Costa, qui a installé sa boutique dans le nord de l'estrada Marechal Rangel, se met à fabriquer ces fameux *coretos*. Il raisonne ainsi :

Le peuple est fou du carnaval. Or pendant les trois jours de fête, la Light et la EFCB se font des millions à transporter les habitants vers le centre-ville. S'il y

218. « *Um senhorio como poucos – A cacete e a dentadas. Luiza Alves dos Santos, preta, de 29 annos, residente á rua Iguassú na Linha Auxiliar em Madureira, queixo-se á policia do 23° districto, que o seu senhorio Custodio da Silva, como ella lhe devesse uns mezes de aluguel, a havia agredido a dentadas e cacete ferindo-a no braço e na cabeça. Luiza, foi pensada na Assistencia do Meyer, recolhendo-se á sua residencia, tendo a policia, aberto inquerito sobre o facto.* », *O Combate*, 21 mai 1921, p. 1.

219. On recense là aussi une maison de *candomblé*, celle d'Anna Juvelina da Silva, Rua Alice. « *Um candomblé interrompido* », *Gazeta de notícia*, Ed. 89, 1918, p.6 ; ainsi qu'à quelques mètres dans l'estrada Marechal Rangel, Emilia Fernandes Marechal Rangel 60, « *Acabou-se o candomblé* », *Correio da Manhã*, Ed. 7510, 1919, p. 5, cité par V. C. R. VELASCO, *A Geografia da repressão : Experiências, Processos e Religiosidades no Rio de Janeiro (1890 – 1929)*.



**FIGURE 19.** Le nord de Madureira, Serrinha et Turiacu. Source : DIRECTORIA GERAL DE ESTATÍSTICA, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatística, 1925, vol. II, 3<sup>e</sup> part., 601 p. CCo.

avait une attraction ici qui retenait une partie des masses, ce serait bien. Les *blocos* traditionnels ne défilent plus : c'en est fini des Teimosos, des Democráticos, des Tenentes. Le peuple s'est lassé des allégories ambulantes<sup>220</sup>.

La revue *Rio Ilustrado* rapporte en 1937 que Costa s'est donc lancé dans la construction d'un char fixe, de 20 à 30 m de hauteur. Le premier, en 1920, reconstitue un paquebot de croisière. En 1923, l'année suivante une « Tour Eiffel »<sup>221</sup>, puis ce sera un « Château São Julião », puis un avion « Caproni » (figure 20). Il est imité en 1924 à Turiacu, Rocha Miranda, puis Penha, Campo Grande et Bangú...

José Costa est un des fondateurs de la commission des commerçants du *largo* de Madureira qui patronne le char et le défilé. C'est l'alliance entre les commerçants, les chefs politiques de la zone et les jeunes engagés dans les pratiques festives qui constitue le socle du carnaval de Madureira. Si le défilé des Democráticos n'est plus, le club des Democráticos de Madureira continue d'engendrer de nouveaux *blocos* de défilés, comme le grand festival organisé par le groupe carnavalesque *Veja o Peso* (« voyez le poids ») affilié aux Democráticos de Madureira (*Grande festival organizado por este bloco « Veja o peso », que é filiado aos Democráticos de Madureira*), ou ici le groupe *Fica Firme* (« reste fort ») :

220. *Rio Ilustrado*, « Madureira », p. 117

221. Elle fut représentée dans le tableau de Tarsila do Amaral, *Carnaval em Madureira*, 1924.



**FIGURE 20.** Le Coreto de José Costa en 1920. Source : Madureira Ontem & Hoje. CCo.

C'est au sein des Democráticos de Madureira, club dansant à caractère familial, qu'a été créé le « Bloco Fica Firme », composé de quelques jeunes hommes, membres du même club, qui entendent mener à bien le baptême du *bloco* le 21 du mois courant, à l'occasion d'un bal costumé majestueux et fastueux. Ont été conviés en qualité de parrain du *bloco* le colonel Zaccarias dos Santos, figure éminente du club vétérans ; comme orateur officiel, le docteur Guilherme Santos, avocat et protecteur du même *bloco* ; ainsi que le capitaine Antonio Rodrigues, chef politique de la zone. Une fanfare militaire se produira, afin que la solennité puisse se parer d'éclat et constituer un événement marquant<sup>222</sup>...

Quelques jours plus tard, toujours dans le centre de Madureira :

À Madureira.

A lieu aujourd'hui une grande bataille de confettis dans la rue Carolina Machado, en face de la gare de Madureira, promue par les commerçants locaux et plusieurs jeunes hommes, en l'honneur de l'intendant municipal Dr Alberto Beaumont de Abreu.

222. « Democráticos de Madureira : Foi creado neste club dansante familiar o "Bloco Fica Firme", composto de alguns rapazes, socios do mesmo club que querem levar avante o baptismo do bloco no dia 21 do corrente com um majestatico e pyramidal baile á fantasia, tendo sido convidado para paronympho do bloco o coronel Zaccarias dos Santos, baluarte do veterano club, para orador oficial, Dr Guilherme Santos, advogado e patrono do mesmo bloco, o capitão Antonio Rodrigues, chefe político da zona. Tocará uma banda militar, para que a solemnidade possa revestir-se de brilhantismo e seja um facto... », O Imparcial, 30 janvier 1920.

L'honoré et sa famille assisteront à l'évènement et décerneront trois prix aux groupes «Você me acaba», «Tetéas» et «Felismina minha nêga».

Dans le kiosque à musique érigé, jouera l'excellent orchestre, dirigé par le chef d'orchestre Coelho Grey. La rue sera illuminée et ornée de fleurs naturelles. Aux autres *blocos* qui assistent à l'évènement seront offerts par Mme et Mlle Alberto Beaumont de belles palmes et autres prix divers<sup>223</sup>.

En plus des *coretos* fixes, d'autres clubs défilent pour le carnaval en 1920, parcourant les rares rues pavées du centre de Madureira, avant de descendre vers Meyer où ils rejoignent d'autres cortèges de *suburbanos*. Ici c'est le club de football Fidalgos de Madureira qui défile des rues du centre de Madureira jusqu'à Meyer :

#### Fidalgos de Madureira

Ce club, déjà si victorieux dans les combats de Momo, fera un carnaval externe. Il a été organisé un beau cortège composé de chars allégoriques et critiques, qui parcourra le lundi gras l'itinéraire suivant<sup>224</sup>...

La presse qui glorifie ces festivités défend aussi le projet d'un *subúrbio* digne et progressiste, hygiéniste, qui doit se libérer des différents vices qui affectent la « race ». Ainsi, *O Jornal* loue l'action du district de police de Madureira contre l'alcool : « Les autorités du 23<sup>e</sup> district ont arrêté et inculpé, pour la vente de boissons alcoolisées après 19h, l'individu Delphim Moura, établi dans un *botequim* de la rue Portella 273, à Madureira »<sup>225</sup>, ou encore l'arrestation de « Aniceto Gomes, qui répand le *jogo do bicho* »<sup>226</sup>. Le délégué de police chargé du 23<sup>e</sup> district, Abelardo Luz, qui « *limpou da malandragem* » (nettoya de la délinquance) la ville de Madureira sera d'ailleurs considéré comme un héros par le *Rio Ilustrado*. Ce nettoyage inclut, comme on l'a vu, la répression des *candomblés*, considérés comme un des charlatanismes qui abusent de la crédulité populaire<sup>227</sup>. Tout au long de l'année 1920, la

223. « *Em Madureira. Realiza-se hoje uma grande batalha de confetti á rua Carolina Machado, em frente da estação de Madureira, promovida pelos commerciantes da localidade e diversos rapazes, em homenagem ao Intendente municipal dr Alberto Beaumont de Abreu. Comparecerá ao acto o homenageado e exma; familia que offerecerão tres prêmios que serão distribuidos aos seguintes blocos "Você me acaba", "Tetéas" e "Felismina minha nêga". No coreto erecto, tocará a excelente banda de musica, regida pela batuta do maestro Coelho Grey. A rua terá iliminação feérica, sendo ornamentada de flores naturaes. Aos demais blocos que comparecerem ao acto, serão offerecidos pela senhora e senhorita Alberto Beaumont lindas palmas e outros diversos premios.* », *Rio-Jornal*, 8 février 1920, p. 5.

224. « *Fidalgos de Madureira. Este club, já tão victorioso nas pugnas de Momo, fará carnaval externo. Foi organizado um lindo prestito composto de carros allegoricos e de criticas, que percorrerá na segunda feira gorda o seguinte itinerario : (...)* », *O Imparcial*, 8 janvier 1920.

225. *O Jornal*, 23 janvier 1920, p. 4, « *Combatendo o Alcool* ».

226. *O Jornal*, 13 février 1920, p. 4, arrestation de Aniceto Gomes. Le *jogo do bicho* est un jeu de pari informel (une loterie associant des nombres et des animaux) qui s'est répandu d'abord à Rio puis dans tout le pays. Illégal, il a fait la fortune d'organisations clandestines réprimées par la police mais aussi tolérées dans certaines circonstances politiques.

227. V. C. R. VELASCO, *A Geografia da repressão : Experiências, Processos e Religiosidades no Rio de Janeiro (1890 – 1929)*.

*Gazeta Suburbana*, hebdomadaire consacré aux « intérêts de la zone suburbaine », fondé à Meier en 1910, diffuse ce message dans ses colonnes :

Le futur du Brésil dépend de l'extinction de l'analphabétisme, de l'alcoolisme, du jeu, du favoritisme, du bacharelismo<sup>228</sup>, de la mendicité, du paludisme, du proxénétisme et de la contrebande<sup>229</sup>.

La ligne éditoriale de cette revue, qui paraît jusqu'en 1921, reprend les grands thèmes de l'hygiénisme qui oriente alors les politiques nationales, mais aussi, pêle-mêle, les principales critiques adressées au régime et les revendications que l'on retrouve quelques mois plus tard dans les mouvements des *tenentes*. Pour ces commerçants et notables des faubourgs, les politiques qui visent le progrès de la nation doivent s'appliquer dans les *subúrbios*, en particulier par l'éducation et l'hygiénisme. À propos du quartier de Dona Clara, le même magazine mène une campagne morale contre le commerce clandestin :

Commerce de voleurs.

Dans notre dernière édition, nous disions que le commerce de Dona Clara n'est fait que de voleurs. Il y a eu une exagération. Dans toute chose il y a une exception. Et, heureusement, un tiers de ce commerce est une exception. La police, si elle le voulait, aurait déjà mis en prison les voleurs qui ont installé leur stand à cet endroit. Et avec cela, elle aurait rendu un grand service à ceux qui vivent honnêtement<sup>230</sup>.

Toujours à Dona Clara, le journal vise spécialement les fabricants de cigares qui échappent à l'impôt sur le tabac et privent ainsi la communauté de ses ressources :

Les fabricants clandestins de cigares installés à Dona Clara, district municipal de Jacarepaguá (sic), n'ont jusqu'à présent, à notre connaissance, pas été interpellés par les inspecteurs des impôts sur le tabac. Et avec cela, le Trésor public perd quelques centaines de milliers de réis. Pourquoi<sup>231</sup> ?

228. Règne des *bachareis*, diplômés en droit ou en médecine qui constituent la majorité de la classe politique de la première République.

229. « *O futuro do Brasil depende da extinção : do Analfabetismo, do Alcoolismo, do Jogo, do Filhotismo, do Bacharelismo, da Mendicidade, do Impaludismo, do Lenocínio, do Contrabando* » *A Gazeta suburbana*, 7 août, 14 août, 24 août, 6 novembre, 20 novembre, 18 décembre, 25 décembre 1920.

230. « *Comercio de ladrões. Na nossa ultima edição dissemos que o Commercio de Dona Clara é todo elle de ladrões. Houve exagero. Em tudo ha excepção. E, felizmente, um terço desse commercio forma essa excepção. Policia, si quizesse, já teria dado, com os ladrões que ali assentaram tenda, na cadeia. E com isso teria prestado ótimo serviço aos que vivem honestamente* ». *Gazeta suburbana*, 18 novembre 1920, p. 2.

231. « *Os fabricantes clandestinos de charutos installados em Dona Clara, districto municipal de Jacarepaguá (sic), até agora, que sabemos, não foram chamados à falas pelos fiscões do imposto sobre o fumo. E com isso o Tesouro nacional está perdendo algumas centenas de mil réis. Po que será ?* » *A Gazeta Suburbana*, 20 novembre 1920.

Puis ce sont les vendeurs ambulants de la gare de Cascadura qui sont ciblés quelques mois plus tard :

Les dimanches après-midi et les jours fériés, quiconque se rend sur les quais de la EFCB à Cascadura sera dégoûté de voir que dans ce pays, les abus ont force de loi. Sur le quai des trains qui vont à Dona Clara, on voit l'après-midi un véritable marché de choses diverses livrées aux caprices de gens de la pire espèce dont le discours ferait rougir un mort. L'agent susmentionné conviendra que cela ne fait pas honneur à son administration et ne peut continuer<sup>232</sup>.

Le *beco* João Pereira déjà évoqué suscite particulièrement l'inquiétude de la *Gazeta Suburbana* :

Beco João Pereira – Manque de surveillance policière.

La ruelle de João Pereira est située entre les stations Madureira et Cascadura, et se termine devant l'arrêt Eduardo Araújo, sur la ligne auxiliaire. Le maintien de l'ordre dans cette ruelle incombe à la police du 23<sup>e</sup> district, qui n'y passe jamais, de sorte que les bars existants sont un lieu de rencontre pour de nombreux individus de profession douteuse qui s'y promènent, souvent avec beaucoup de désordre. Nous osons demander aux autorités du 23<sup>e</sup> de visiter ces zones, pour le bien de la paix et de la tranquillité des habitants<sup>233</sup>.

Luiz Manoel Machado, réélu Intendant municipal pour la période 1920-1922, meurt en 1924. Il laisse le fief politique (*chefia política*) de Madureira à Edgard Fontes Romero, neveu de Silvio Romero – grande figure politique et littéraire de la première République – et de Joviniano Romero, installé à Madureira et qui fut Intendant municipal au tout début de la République. Edgar a rejoint Madureira en 1889 à l'âge de 6 ans et marché dans les pas de son oncle. C'est à lui que revient, à partir de 1925, la mission de porter les intérêts des citoyens de Madureira, Irajá et Vaz Lobo au conseil municipal. Il est élu Intendant en 1928.

Ces intérêts évoluent au gré de la recomposition de la population. Si les terrains assainis font l'objet de promotion immobilière dans les alentours de la gare d'Oswaldo Cruz, les quartiers les plus proches des gares se densifient avec la construction d'habitat ouvrier, comme la « *barra preta* » de Paulo de Portela à Oswaldo Cruz. Des logements bon marché alignés sur de longues parcelles le long des voies apparaissent sur les cartes de Madureira, qui rappellent la forme des *cortiços* du centre (figure 21).

232. « *Nas tardes de domingo e dos dias feriados quem chegar á plataforma da EFCB em Cascadura passará pelo desgosto de ver que neste paiz os abusos fazem lei. Nessa plataforma, a dos trens para Dona Clara, vê-se naquellas tarde um verdadeiro mercado de coisas varias entregue aos caprichos de gente da peor especie cujo phraseado faz corar um frade de pedra. O referido agente ha de convir que isso não abona a sua administração e não pode continuar.* » A *Gazeta suburbana*, 25 décembre 1920.

233. « *Becco de João Pereira – Falta de policiamento. O becco de João Pereira fica entre as estações de Madureira e Cascadura, terminando en frente á parada Eduardo Araújo, na Linha Auxiliar. O policiamento d'alli compete á policia do 23° districto pelo alli nunca passa, dando por isso lugar a que os botequins existentes sejam ponto de reuniões de grande numero de individuos de profissão duvidosa que perambulam por lá, não raro havendo grandes desordens. Ousamos solicitar das autoridades do 23° as suas vistas para aquellas zonas, em bem do socego e tranquillidade dos moradores.* », A *Gazeta suburbana*, 8 mai 1920, p. 2.



**FIGURE 21.** Cortiços autour de Dona Clara en 1928 (entourés par nous). Source carte : Distrito Federal – Folha 20, Prefeitura, 1930/Arquivo Geral da Cidade do Rio de Janeiro. CCo.

*A Classe Operária* en 1925 évoque le spectacle des populations ouvrières paupérisées :

À Madureira.

C'est très triste de voir les filles de l'usine textile de Madureira<sup>234</sup> le matin. Sous le froid, elles marchent en vêtements légers, sans chaussettes, sans pantoufles ni sabots. Elles qui tissent des millions de mètres de tissu, n'ont rien à porter. Elles rappellent le cordonnier qui porte des savates ou de l'ouvrier du bâtiment qui vit dans la maison d'un autre<sup>235</sup>.

234. Nous n'avons pas trouvé d'autres mentions de cette usine.

235. « *Em Madureira. É bem triste vermos pela manhã as moças da fábrica de tecidos de Madureira. Sob o frio, andam de roupas leves, sem meias, ne? chinelos ou tamancos. Ellas, que tecem milhões de metros de tecidos, não tem o que vestir. Lembram o sapateiro que calça chinelos ou o operario da construcção civil que mora em casa alheia.* » *A Classe Operaria*, 4 juillet 1925, p. 2.

De nouveaux migrants arrivent à cette période de Bahia, rejoignant les collines de Serrinha et Congonha<sup>236</sup>. Situées tout près de la ligne de chemin de fer, des gares de Eduardo Araújo, de Madureira et Magno, difficiles d'accès à cause du relief abrupt, ces collines sont desservies à leur pied par la très prospère estrada Marechal Rangel où logent les bonnes familles. À seulement quelques mètres de celle-ci, les conditions de vie sont nettement contrastées : Custodio Caravana, habitant de la rue Araújo raconte à la revue *Rio Ilustrado* que dans les années 1920, il voyait descendre des multitudes de malheureux de ces collines au moment du passage de la locomotive, avec des seaux et bouteilles pour y récupérer de l'eau. En s'installant dans le quartier, il assiste à l'arrêt du train à la station. Il décrit :

Arrive un train. La machine, en toussant, s'arrête à la petite station Eduardo de Araújo. Caravana observe la scène et constate que, outre les retardataires qui se jettent en toute hâte dans la voiture brûlante, il y avait aussi tout un tas d'enfants, de jeunes garçons, de filles, de femmes et même de vieillards qui, au lieu d'emporter leur gamelle ou leurs outils, n'avaient que de gros bidons de métal, ceux de 20 kilos.

Intrigué par l'agitation, Caravana aiguisé son regard. Et il voit que cette foule de boîtes de conserve s'approche de la machine, ou mieux, du conducteur, dans un désir douloureux, la supplique angoissante de chaque jour, à ce même endroit, à l'heure de l'arrivée du train. Ils voulaient de l'eau, les pauvres ! Et à défaut d'en trouver dans les alentours, ils allaient même jusqu'à l'aspirer dans les réservoirs de la locomotive<sup>237</sup>.

On voit donc, aux côtés des rutilantes rues commerçantes et de la demeure des notables, se former les mêmes contrastes urbains que l'on retrouve dans le centre-ville : *cortiços* et favelas.

### Mariages à Oswaldo Cruz

Parallèlement, les vastes îlots en arrière du centre sont les lieux de cohabitation d'une population mixte. Bon indicateur du flux de peuplement, le registre de mariages de la paroisse de São Mateus, créée en 1927 près de la gare d'Oswaldo Cruz permet d'avoir une idée de l'origine des habitants et aussi du brassage qui est en train de se produire dans la ville<sup>238</sup>. En observant le lieu de baptême des mariés, on constate d'abord qu'aucun n'est originaire du quartier de Madureira, et que la population est majoritairement née hors de la

236. R. T. VALENÇA et S. S. VALENÇA, *Serra, Serrinha, Serrano, o império do samba*, 2<sup>e</sup> éd., Rio de Janeiro, Editora Record, 2017

237. « *Chegara um trem. A maquina, resfolgando, estaca na pequena parada de Eduardo de Araújo. Caravana fixa a composição e observa que a par dos retardatarios que se atiram, à pressa, à escaldinhas do carro, havia, ainda, toda uma chusma de meninos, de meninas, de rapazotes, de raparigas, de mulheres e até, de macrobios que, em vez do embrulhinho da marmitta, ou das ferramentas do serviço, apenas carregavam latas, e grandes, de banha, dessas de 20 kilos. Atraído, já, pelo caso, Caravana aguça o olhar. E vê que aquela multidão de latas se vai abeirar da maquina, ou melhor, do maquinista, na ansia dolorosa, na suplica aflitiva de todo dia, naquele mesmo ponto, à hora da chegada do trem. Queriam agua, os pobres! E à falta de outra, que não havia por perto, iam, mesmo, suga-la aos tanques abastecedores da locomotiva.* » *Rio Ilustrado*, 1937, p. 70, « O Homen que fez parar os trens ».

238. Registre des mariages, archives de la paroisse de São Mateus, Oswaldo Cruz.

ville. Sur les 129 premiers mariages enregistrés en 1928, seuls 34 hommes sont nés à Rio (centre, zone sud, Tijuca ou Penha, São Cristovão) soit moins de 30 %. Un quart est né dans le Nordeste (en premier lieu Pernambouc : 8, Bahia : 7, Sergipe : 6), 18 % dans l'État de Rio et seulement 16 % viennent d'Europe. La situation est un peu différente pour les femmes, dont 51 (39 %) sont nées dans la ville de Rio (dans le centre ou dans d'autres *subúrbios*) et 38 (29 %) dans l'État de Rio, la plupart dans les régions du café. Il y a 22 nordestines (pour 31 nordestins, originaires de Bahia, Pernambouc ou Sergipe).

Dans tous les groupes, les unions exogames (entre deux personnes de deux origines différentes) sont toujours majoritaires ou égales (par exemple la moitié des hommes nordestins s'unit à des nordestines). L'endogamie la plus forte est celle du groupe *fluminense*, c'est-à-dire né dans l'État de Rio – avec 18 mariages dont les époux sont principalement originaires du « *vale do café* » (vallée du café), Valença, Vassouras et Barra do Piraí, tandis que seulement 7 unions concernent deux personnes du même diocèse.

Pour comprendre les logiques de mixité, il faut considérer à la fois le choix matrimonial des hommes, plus nombreux en migration, et celui des femmes, plus nombreuses autochtones. Les migrants nordestins sont le groupe le plus nombreux et le plus masculin, mais aussi le plus endogame. Les nordestins se marient pour moitié avec des nordestines. Mais une fois cette possibilité « épuisée » en l'absence d'un nombre équivalent de femmes nordestines, l'autre moitié d'hommes nordestins se marie de manière presque égale dans tous les autres groupes (cariocas, *fluminenses*, européennes, autres provenances nationales). À l'inverse, les nordestines se marient pour les 2/3 (15 sur 22) avec des nordestins. Ainsi, non seulement la migration ne favorise pas l'exogamie, mais encore moins celle des femmes migrantes.

Si on regarde maintenant la situation des Européennes, l'endogamie est encore plus forte : elles se marient avant tout avec des Européens (8/11) et le reste (3) avec des hommes nés à Rio mais qui sont peut-être d'origine européenne.

Du côté des femmes « locales » (cariocas et *fluminenses*), celles-ci se marient certes d'abord dans leur groupe (22/51 pour les cariocas ; 18/38 pour les *fluminenses*) mais dans les deux cas c'est moins de la moitié. La majorité des femmes cariocas se marient dans tous les groupes indifféremment. Elles constituent le vivier matrimonial qui répond à la masculinité de la population migrante et enclenche des processus d'ancrage et de mixité entre migrants et autochtones. En revanche, il apparaît nettement que les femmes *fluminenses* qui ne se marient pas dans leur groupe (soit 20 sur 38) choisissent des hommes cariocas ou des Brésiliens d'autres États, autrement dit, presque jamais des nordestins (1 seul cas) ou européens (2 cas). Autrement dit, les femmes *fluminenses*, dont une grande partie vient des régions du café et dont on peut supposer qu'elles sont proches des générations d'affranchis, ne sont pas choisies par les migrants de longue distance, ni par les hommes nordestins ou les Européens. Ces derniers, on l'a vu, choisissent en priorité une femme parmi celles appartenant à leur groupe, puis parmi les femmes cariocas.

De même, les 22 hommes *fluminenses*, qui sont eux aussi potentiellement des descendants d'affranchis, se marient presque tous avec des femmes *fluminenses* (18), plus nombreuses que les hommes (38 femmes *fluminenses* pour 22 hommes). Les 4 hommes restants se marient avec des femmes cariocas, autrement dit ils ne choisissent ni des nordestines, ni des européennes. Ces dernières on l'a vu, lorsqu'elle ne se marient pas dans leur groupe, choisissent d'abord des cariocas.

Il n'est pas possible d'établir des corrélations entre ces catégories fondées sur le lieu de naissance, et des catégories sociales, de couleur ou de profession. Si une naissance dans la vallée du café ou dans l'intérieur de Bahia est susceptible de donner une indication, le fait d'être né(e) à Rio, une ancienne et grande ville, ne donne pas beaucoup de précisions et ce quel que soit le quartier d'origine. Mais on peut avec prudence remarquer que les groupes migrants (les non cariocas) évitent de se marier à d'autres migrants, et à plus forte raison à des *fluminenses*, dont on peut supposer que les ascendants ont connu l'esclavage.

En outre, il faudrait pouvoir compléter ces tendances en prenant en compte la trajectoire migratoire de ces nouveaux couples. Seul est indiqué sur le registre leur lieu de baptême. Or, très peu de migrants viennent directement à Rio – en général les villes régionales intermédiaires sont leur première étape. Et lorsqu'ils y arrivent, ils cherchent d'abord à se loger dans le centre, à Santa Rita ou Santo Antonio. Rue Otaviano, à Turiaçu, les arrière-grands-parents de Pedro Paulo, Italiens de Luca et de Calabre, sont arrivés en 1920. Ils étaient partis en 1915 d'Italie et ont habité différents endroits : Meyer, Riachuelo avec le projet d'installer leur droguerie à Turiaçu<sup>239</sup>. Les parents de Wanda sont arrivés en 1926 de Tijuca où son père était boucher, d'origine portugaise. Sa mère quant à elle avait un père autrichien<sup>240</sup>.

Certains s'installent directement aux abords du marché de Madureira, où ils écoulent leurs marchandises produites dans l'intérieur de l'État. C'est le cas des parents d'Eugenia<sup>241</sup>, installés à Dona Clara. Portugais, de Trás-os-Montes, l'aîné est venu d'abord et s'est retrouvé à Cristiano Otoni, petite localité du Minas Gerais, sur la ligne ferroviaire de Rio, dont la gare fut inaugurée en 1898. Il a là un magasin (*armazem*). Une famille italienne y est aussi installée, ils ont une laiterie et crèmerie. Arrivées au début du xx<sup>e</sup>, les deux familles italiennes ont débarqué du même navire à São Paulo, puis ont été envoyées à Barbacena mais se sont installés à Cristiano Otoni. Deux filles (la tante et mère d'Eugenia) sont nées en 1906 et 1912. Petit à petit, le frère aîné portugais se met à vendre les produits de Cristiano Otoni à Rio, au marché de Cascadura. Il y obtient un stand. Il fait ensuite venir son frère de Traz-os-Montes et tous deux s'installent comme commerçants à Madureira. Ils achètent les produits de la ferme tenue par les Italiens puis vont et viennent entre Cristiano Otoni et Madureira. L'aîné épouse une de leurs filles, le cadet « fuit » avec une autre, « moins jolie ». Tandis que les parents sont furieux, ils s'installent tous ensemble dans la rue Intendente Magalhães, au bord de la voie ferrée entre Cascadura et Madureira, et poursuivent leur activité entre les deux régions : un des couples produit sur place, l'autre tient le commerce en ville.

Ainsi, les habitants qui s'installent dans les années 1920 seraient le fruit d'un métissage déjà constitué au cours de leurs trajectoires migratoires, antérieurement à leur arrivée à Oswaldo Cruz. Ces identités – migrants originaires d'une même région, avec le même parcours – pèsent plus fortement sur les logiques matrimoniales que le voisinage, ou même la nationalité d'origine. Les quartiers de Oswaldo Cruz sont donc des lieux de cohabitation entre migrants, venus d'Europe ou du Brésil. Mais cette cohabitation ne suscite pas des unions indifféremment parmi les groupes formés par les origines et les trajectoires. Au contraire, de nouvelles identités se sont constituées dans la migration tout autant que par le lieu d'origine.

239. Entretien avec Pedro Paulo (né en 1980), décembre 2017 à Madureira.

240. Entretien avec Wanda (née en 1932), décembre 2017 à Madureira.

241. Entretien avec Eugenia (née en 1930), Madureira, juillet 2018.

Enfin, si l'on peut constater une logique classique d'ancrage parmi les individus migrants masculins qui se marient avec des femmes autochtones, les migrants *flumininenses* forment un groupe à part, et ne participent pas à ces unions mixtes. Ces tendances nous confirment qu'il faut distinguer des groupes sociaux au sein de la catégorie populaire des *suburbanos*.

## Urbanisation de Casa Verde dans les années 1920

La même entreprise de « civilisation » oriente l'urbanisation de Casa Verde. Depuis le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle et malgré plusieurs campagnes sanitaires qui ont justifié des travaux de rénovation urbaine, la menace des épidémies pèse toujours. La grippe espagnole de 1918 a marqué les esprits de la ville entière. À Casa Verde, on a cru déceler en 1920 un cas de peste, qui aurait causé le décès d'un enfant rue des Aimorés<sup>242</sup>.

La question du maintien de l'ordre (*policimento*) est directement liée à la valorisation des terrains et à la spéculation qu'elle rend possible pour les futurs lotissements : à Casa Verde, les Rudge le savent très bien, eux qui tentent aussi de « civiliser » le *quilombo* de Casa Verde. La création du district de police pour Casa Verde fut en effet une des premières réalisations du lotissement, sans doute avec l'aide de leur cousin Arthur Rudge Ramos, nommé 3<sup>e</sup> *delegado auxiliar de policia* en 1921, qui intervient directement dans les opérations de « nettoyage ». Il est en effet directement cité dans *O Combate* du 14 novembre 1919, à propos de la découverte d'un cadavre près du pont de Casa Verde, et du 4 septembre 1922, « Une noire poignardée par son mari »<sup>243</sup>. En 1922, le poste de police de Casa Verde est refait à neuf et rend même jaloux les *subúrbios* voisins<sup>244</sup>.

Tandis que Horácio Rudge intervient dans les relations avec la Light et obtient de la mairie différentes infrastructures, ses sœurs Ana et Paulina se chargent quant à elles de la valorisation sociale du quartier. Elles sont à l'initiative de l'installation de la paroisse São João Evangelista et d'un premier groupe scolaire en 1925<sup>245</sup>, suivis par la paroisse Nossa Senhora das Dores en 1927.

Casa Verde est encore très peu peuplé (Aureliano Leite estime à 13 000 le nombre d'habitants en 1934). La carte Sara de 1930 permet de constater que la densité d'occupation des sols est encore très faible (figures 22 et 25). Casa Verde devient en 1928 un district de la municipalité de São Paulo (*distrito de paz*)<sup>246</sup>. À la faveur de nouvelles arrivées de l'intérieur et de l'expansion de l'économie urbaine, l'économie décolle, tandis qu'une fièvre immobilière enflamme la ville de São Paulo à partir de 1922. La *Revista do Brasil* relève ainsi à la fin de l'année 1923 qu'il se construit 364 immeubles par mois, soit un nouveau bâtiment toutes les deux heures<sup>247</sup>.

242. *O Combate*, 28 mai 1920, p. 1.

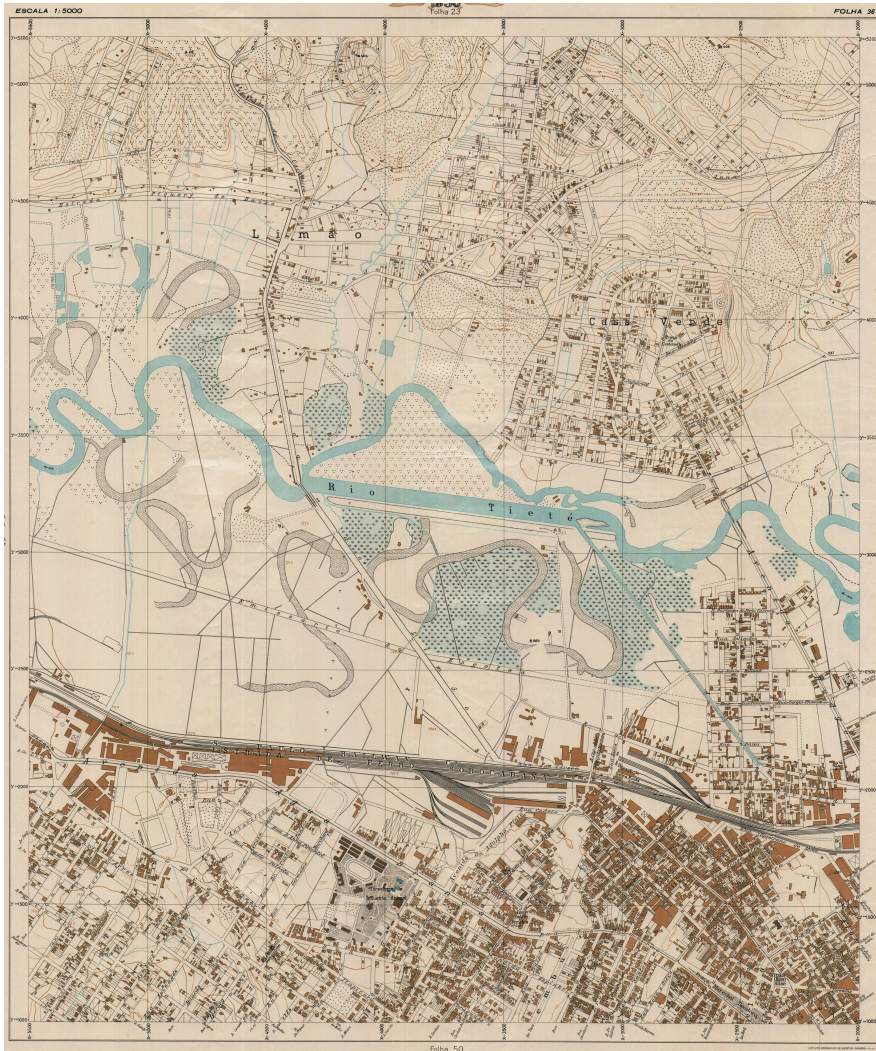
243. « Uma Preta foi esfaqueada pelo marido », *O Combate*, 4 septembre 1922, p. 2.

244. A. LEITE, *Pequena historia da Casa Verde : Obra enriquecida de muitas & variadas notas que esclarecem o texto & fallam de outras cousas*, São Paulo, E. Pocaí, 1940 ; *Correio Paulistano*, 18 janvier 1925.

245. *Correio Paulistano*, 18 janvier 1925.

246. Par la Loi 2335 du Président Julio Prestes.

247. Cité par B. WEINSTEIN, *The Color of Modernity : São Paulo and the Making of Race and Nation in Brazil*, Durham, Duke University Press, 2015, p. 46.



**FIGURE 22.** L'urbanisation de São Paulo autour du fleuve Tietê en 1928. Source : Mappa Topographico do Municipio de São Paulo, SARA BRASIL S.A, 1930 (APESP). CCo.

Entre 1924 et 1928, Casa Verde connaît une effervescence immobilière qui s'accompagne de l'émergence de différents secteurs d'activité, celui des Rudge d'abord mais aussi celui d'acteurs intermédiaires qui lancent des opérations plus modestes. Le *Correio Paulistano* signale les transactions qui ont lieu dans le quartier. Première transaction signalée en 1923, Joaquim Gomes vend une maison dans la rue T. pour 20\$000. Les Rudge eux-mêmes participent à la spéculation en achetant des terrains et les revendant après construction. Le 27 juin 1923, le *Correio Paulistano* annonce l'ouverture de rues à la circulation publique dans la propriété de Horácio Rudge : sont concernées les rues Inhaúma, João Rudge, Jaguareté, Baroré, et Mandey ; ainsi que Praça do Centenário. Quelques mois plus tard, en 1924, Horácio Rudge fait construire sur ses terrains rue Inhaúma, comme l'indique le *Correio Paulistano* du 4 décembre 1924. Le 15 juin 1924, Oswaldo Rudge acquiert 4 terrains pour 17\$500.

Les Rudge ne sont plus les seuls à investir : autour de leur terrain <sup>248</sup>, on vend des parcelles rurales pour faire des « excellentes *chácaras*, avec ruisseau à l'arrière, entre Casa Verde et Freguezia do O » <sup>249</sup>, annonce le *Correio Paulistano* en 1924. Pour l'année 1924, 42 ventes de terrains sont signalées par le *Correio Paulistano*. On retrouve beaucoup de noms italiens parmi les acquéreurs. Ces constructions font la fortune d'investisseurs venus du Bom Retiro qui ont su acheter de grandes parcelles et les lotir, ainsi que des entrepreneurs de la construction, souvent italiens, qui ont conduit les opérations immobilières <sup>250</sup>.

Les spéculations peuvent aussi être plus modestes, en bas du lotissement Tietê : en 1924, Paschoal Genicolo demande un permis de construire au 2 rue Casa Verde (*Correio Paulistano*). En 1925, le même Genicolo (les orthographes figurant dans les annonces varient) achète une maison dans la rue Z s/n pour 2\$500. Les potentialités du quartier servent d'argument aux annonces : dans le *Correio Paulistano* en 1925, on revend des lots « situés à 20 minutes du terminus du *bonde* » ou encore, toujours dans la rua Z, rue parallèle à la rue Casa Verde et la plus près du fleuve (figure 23). « Belle affaire pour l'avenir : terrain à Casa Verde, rue Z » de 110 m de façade sur la rue Casa Verde et 16 m sur la *travessa* Casa Verde <sup>251</sup>. Les arguments de vente montrent que le destin du quartier est encore incertain : « terrain élevé, plat et avec vue, bonne eau, tout boisé d'arbres fruitiers, convient pour petit immeuble ou grande industrie, contenant une maison ouvrière » <sup>252</sup>.

En bas du lotissement Tietê, la rue Z (actuelle rue de Zanzibar) devient connue pour abriter des *cortiços* <sup>253</sup>. Entre 1924 et 1928, le même Pascual Genicholo qui avait acquis plusieurs terrains dans la rue est vendeur de « *vilas* » et « *casas operarias* » dans la rue Z :

Belles opportunités. Cinq maisons pour ouvriers, dans le quartier de Casa Verde, à 8\$000 chacune, avec facilités de paiement. D'autres maisons et terrains dans le même quartier sont également à vendre. Transaction avec Paschoal Genicollo, 30 rue Z <sup>254</sup>.

Tandis que plusieurs faits divers témoignent de la présence de familles italiennes dans cette rue, mais aussi d'habitants noirs <sup>255</sup>, il est possible qu'on ait ici le même phénomène

248. Rudge résoud un problème de limite de terrain au tribunal de justice en 1925 (*Correio Paulistano*).

249. « *optima chácara, avec corrego nos fundos, entre Casa Verde et freguezia do O* ».

250. Entretien avec des descendants de la famille Zaparelli en avril 2018, Casa Verde.

251. « *Optimo negocio para o futuro : chácara na Casa Verde, rua Z* ».

252. « *terreno alto, plano e vistoso, boa agua, todo arborizado de arvores fructiferas, proprio para palacetes ou grande industria, contendo uma casa operaria* », *Correio Paulistano*, 5 mai 1925.

253. Plusieurs articles mentionnent les inondations de 1926 qui ont fait de nombreuses victimes à Casa Verde. D'après les récits d'habitants (avril 2018), jusqu'au début des années 1960, la rua Z (aujourd'hui rue de Zanzibar) et la rua Casa Verde (aujourd'hui rue Bernadino Fanganiello) étaient régulièrement inondées et fermées à la circulation.

254. « *Boas ocasiões. Vendem-se 5 casas para operarios, no bairro de Casa verde, à 8\$000 cada uma, facilitando-se o pagamento. Vendem-se tambem outras casa e terrenos no mesmo bairro. Tratar com Paschoal Genicollo, rua Z, n°30* », *Diario Nacional*, 5 février 1928, p. 31.

255. « *Diligencia policial... ou caçada?* », *Diario nacional*, 12 février 1928, p. 1.



**FIGURE 23.** Le lotissement Tietê au début des années 1920 (indication de la rua Z ajoutée par l’auteur, en rouge). Source : *Planta da Cidade de S. Paulo, mostrando todos os arrabaldes e terrenos arruados*, Arquivo do Estado de São Paulo, non daté. CCo.

que celui qui caractérise Bexiga – quartier de la première périphérie de São Paulo où des propriétaires immigrés louent leur entresol, *porão*, à des familles noires<sup>256</sup>.

Le besoin de trouver refuge sur les reliefs explique l’extension de Casa Verde, dès les années 1920, sur la colline au-delà du Mandaqui, qui prend le nom de Casa Verde *alta*<sup>257</sup>, ainsi que les *várzeas* et les descentes vers la rivière Mandaqui et le Tietê, zones de forte pente et sujettes aux glissements de terrain. Un lotissement, la Vila Espanhola surgit à la périphérie de la Vila Tietê. Son peuplement est constitué des plus pauvres puisqu’y réside « le noir José Severino, célibataire, 9 ans, ouvrier de l’E. F. Ingleza »<sup>258</sup>. S’il semble aussi

256. S. SCHNECK, *Bexiga : cotidiano e trabalho em suas interfaces com a cidade (1906-1931)*, thèse de doctorat, Universidade de São Paulo, 2016.

257. On distinguera bientôt Casa Verde comme « *baixa* » (basse) pour la différencier du quartier du *morro* plus au nord. Plus tard, sur les cartes à partir de 1940 apparaît Casa Verde « *media* » (moyenne).

258. le 2 juin 1928, le *Correio Paulistano* (p. 4) mentionne comme victime de l’ouragan « *o preto José Severino, solteiro, com 9 anos de idade, operario da E. F. Ingleza* » habitant de Vila Espanhola à Casa Verde.



**FIGURE 24.** Casa Verde alta et Vila Espanhola en 1926. Source : *Planta da Cidade de S. Paulo*, Luiz Strina & Cia, 1926, APESP. CCo.

accueillir des migrants européens<sup>259</sup>, il devient connu sous le nom de « Abissínia » (actuelles rues Guarizinho et Galiléia)<sup>260</sup>. Favelas de *várzea* ou de *morro*, le principe est le même : les populations s’installent de façon précaire, soumises aux intempéries et aux accidents, le plus près possible des ressources urbaines : eau, train, bassins d’emplois (marché pour Madureira, zones industrielles de Barra Funda ou logements aisés du centre-ville), et ces formes urbaines reproduisent donc, à l’échelle du *subúrbio*, des formes connues de la métropole (figure 24).

Encore une fois, les faits divers permettent d’avoir une image du peuplement de ces nouveaux quartiers.

Cette population de petits employés, ouvriers, domestiques, apparait dans les interminables listes d’accidents relatés par les journaux, où sont également exprimées les plaintes et préoccupations des habitants, qui témoignent d’une fragilité physique et d’une vulnérabilité dues tant à leur habitat qu’à leur condition sociale. Parmi les victimes que la presse mentionne entre 1928 et 1931, on trouve « un ouvrier italien de 13 ans », « un ouvrier autrichien »,

259. « *Um padeiro portuguez* », « *espanholes* » et « *italianos* ».

260. E. BRITTO, *São Paulo tem a Casa Verde*, São Paulo, Visuale, 1998.

beaucoup d'ouvriers (*operários*), de cheminots (*ferroviários*), « un vendeur ambulant », « ouvrier brésilien », « des chauffeurs mécaniciens », « cuisinières », « charretiers », « employée domestique », « un ouvrier de 14 ans », « ouvrier allemand », plusieurs « chauffeurs », « marin », « militaire », « briquetier », « fonctionnaire municipal », « garde nocturne », deux « employés de commerce », « agent de propreté », « employé de la Light », « manœuvre de la Sorocabana », « ouvrier agricole », etc...<sup>261</sup>

Un fait divers relaté par le *Diario Nacional* du 17 juillet 1928 implique des habitants de la Vila Espanhola, à Casa Verde :

Il tente de tuer son rival.

La noire Benedicta das Dôres, 28 ans, résidant à Villa Hespanhola, dans le quartier de Casa Verde, était jusqu'à récemment mariée à l'ancien caporal de la Force Publique, José Diogenes de Oliveira, 34 ans, un individu avec de mauvais antécédents, renvoyé de ce corps pour indiscipline. José Diogenes avait l'habitude de battre sa maîtresse et la dernière fois qu'il l'a fait, il a été arrêté et emmené au poste de police de Sant'Anna. Se jugeant libre de l'amant néfaste, Benedicta a épousé José Cavalheiro, blanc, 23 ans, avec qui elle vit dans ce quartier depuis hier après-midi<sup>262</sup>.

La nuit même, José Diogenes entre chez Benedicta et tue son rival d'un tir de carabine.

Au-delà des zones planifiées et bien desservies par le *bonde*, les terrains, encore très bon marché, voient peu à peu leur usage évoluer, passant d'une vocation agricole à un lotissement aménagé de manière plus ou moins contrôlée<sup>263</sup>. La Vila Espanhola va ainsi s'étendre vers le nord et au-delà du Mandaquí, tandis que de nombreuses nouvelles rues apparaissent sur les cartes en 1927 et 1930 dans la Casa Verde *alta* (figure 25)<sup>264</sup>.

De même qu'à Madureira, on voit ainsi se former rapidement à Casa Verde les contrastes qui existent en centre-ville : *porões* dans la rue Z, occupation des *várzeas* inondables par des populations précaires. La proximité de ce qui devient un centre-ville – la place du Centenário – détermine également de nouvelles hiérarchies et des processus de ségrégation socio-spatiales : la ville haute, les zones les plus éloignées, sont les plus pauvres. Paradoxalement, le processus de ségrégation coïncide avec des dynamiques démographiques de brassage plus fortes, le nombre d'unions exogames étant plus important qu'à Madureira.

261. *Correio Paulistano* et *Correio de Sao Paulo*, entre 1920 e 1930.

262. « Tentou matar o rival. A preta Benedicta das Dôres, de 28 annos de idade, moradora na Villa Hespanhola, no bairro da Casa Verde, era até pouco tempo amasiada com o ex-cabo da Força Publica, José Diogenes de Oliveira, de 34 annos de idade, individuo de pessimos precedentes, expulso daquela corporação por indisciplinado. José Diogenes espancava constantemente a amasia e na ultima vez que praticou tal proeza foi preso, sendo recolhido ao posto policial de Sant'Anna. Julgando-se livre do mau amante, Benedicta amasiou-se com José Cavalheiro, branco, de 23 annos de idade, com quem passou a viver naquella bairro, desde hontem á tarde », *Diario Nacional* du 17 juillet 1928.

263. Voir les annonces publiées en 1925 dans le *Correio Paulistano*, « boas occasiões para o futuro, venda de chacara optimo negocio » (« De belles perspectives d'avenir, vente d'une superbe ferme, une excellente affaire »).

264. Voir *Mappa topographico do Municipio de São Paulo, executada pela empresa Sara Brasil*, Folha 16, 1930 (APESP).



**FIGURE 25.** Casa Verde dans la carte SARA de 1930. Source : Mappa Topographico do Municipio de São Paulo, SARA BRASIL S.A, 1930 (APESP). CCo.

En une décennie, à la fin des années 1920, les espaces champêtres de Madureira et de Casa Verde ont disparu face à un processus d'occupation rapide qui oblige les anciens habitants à reposer la question de la « civilisation ». Ces marges sont devenues des *subúrbios* – objet social encore mal identifié – que leurs « chefs politiques » – Edgard Romero à partir de 1924, Horácio Rudge en 1922 – ont la responsabilité d'intégrer à la métropole dans un contexte politique qui évoluera rapidement.

Le peuplement des deux faubourgs dans les années 1920 s'est spontanément organisé selon des hiérarchies sociales et spatiales. De nouvelles classes sociales ont émergé, qui ont profité de la dynamique économique de l'urbanisation (entrepreneurs, constructeurs, commerçants, promoteurs), principalement parmi les migrants européens, porteurs d'un discours de modernisation des *subúrbios* qui permet avant tout la valorisation des terrains et

des investissements consentis. Les « marges à conquérir » ou à valoriser sont situées au-delà des zones construites mais l'urbanisation produit elle-même de nouvelles marges dans les centres : apparition de *cortiços*, zones ciblées par la répression policière autour des gares à Madureira, zones de résidence des plus pauvres sur les collines et dans les marais. À São Paulo, la distinction entre *porões* loués par des familles noires et *sobrados* occupés par leurs propriétaires italiens, connue dans les quartiers du Bom Retiro, semble se reproduire à Casa Verde. À Madureira, cet ordre spatial laisse toutefois de plus grandes latitudes dans les quartiers plus éloignés des centres où se retrouvent la majorité des lotissements. Mais à y regarder de près, la mixité sociale y est limitée.

La comparaison entre les deux quartiers témoigne à nouveau d'une plus grande complexité à la fois des espaces, et des catégories sociales à Rio, du fait d'une urbanité ancienne et plus diversifiée. L'écart entre les quelques migrants européens enrichis et les habitants des *porões* ou des *cortiços* demeure ; mais beaucoup d'habitants de Madureira se trouvent en réalité dans des catégories et des espaces intermédiaires. Contrairement à São Paulo où l'on voit se reproduire les situations de polarisation que les migrants paulistes, noirs et italiens, ont pu connaître au sein de la plantation, la population de Madureira est difficilement assimilable à des catégories raciales. Les Nordestins ne forment pas le même groupe que les *fluminenses*, il y a des Afro-descendants de différentes origines parmi les cariocas du centre tout comme parmi les migrants nationaux. Cette diversité ne correspond pas non plus à l'usage social de la couleur qui se manifeste dans la presse, qui marque des hiérarchies. Les rubriques des faits divers répertorient bien des « noirs » (*pretos*), qui supposent un lien encore récent avec l'esclavage. Le terme « *pardo* », lorsqu'il est appliqué au même individu, délinquant, qualifié plus loin de « national de couleur blanche », a ainsi davantage une fonction de dévalorisation sociale que de description de la couleur de la peau.

Cette organisation socio-spatiale encore floue se précise avec l'arrivée de nouvelles vagues de populations dès la fin des années 1920, qui vont à la fois consolider la représentation d'une condition suburbaine commune, et accentuer les contrastes entre les groupes sociaux.

